

Kevin ; Bertrand Trachsel ; Anne-Catherine Menétrey-Savary
Décembre 2019

La résignation, voilà peut-être le vrai visage de la liberté

Kevin, le jeune homme dont nous racontions l'histoire dans notre bulletin 26, [[Quand la prison tue l'espoir: le parcours douloureux d'un détenu lourdement condamné](#)] aujourd'hui toujours détenu mais en section ouverte aux EPO, a accepté de répondre par écrit à nos questions. Nous livrons ici son témoignage, entre détresse, résignation et travail sur soi pour se reconstruire. [Le texte de Kevin est présenté sans retouches ni modifications de la part d'Infoprison].

Introduction

Il est souvent apprécié, de la part du lecteur, qu'un témoignage puisse exposer une rhétorique nuancée, qu'elle donne au lecteur un espace suffisant à la réflexion, qu'il puisse s'identifier ou non aux valeurs et enjeux en question. Il me serait aujourd'hui difficile de qualifier mes efforts comme nuancés. Non ! Les thèmes dont mon témoignage a fait l'objet, tentent d'offrir une vision globale d'un système en perdition. Il y aura inévitablement des personnes lésées par mon positionnement, et pour cela, je ne peux que m'excuser. En revanche il est crucial sur un point, celui de la punition collective si souvent appliquée en prison. Les personnes incarcérées ont souffert énormément des ravages commis par l'onde provoquée par quelques individus jugés comme « irrécupérables ». Il serait évidemment aisé d'appliquer la même notion de punition collective, si l'on respectait les principes de parallélisme, à ceux qui se disent les garde-fous de la sécurité sociale. Après tout, ne sont-ils pas eux aussi prompts à commettre des erreurs, parfois graves ?

Se distancer d'un problème, de le voir dans ses contours, pour ne pas se perdre dans des interprétations vouées à n'être que spécifiques. Voilà la stratégie que j'ai décidé d'adopter. C'est ainsi que mon témoignage répondra aux questions avec toute la douleur que celles-ci suscitent, et offrira en même temps une réflexion plus rationnelle et profonde sur la problématique en question.

*

Question : *En rapport avec le drame de votre vie, puis l'incompréhensible injustice de la justice, vous donnez l'impression de vous être « libéré ». Pourriez-vous partager cette évolution avec nos lecteurs ?*

La résignation, voilà peut-être le vrai visage de la liberté. Comment serait-il possible de pouvoir se sentir libre alors que toute la réalité est, je pense, inextricablement subjective ? C'est ainsi que lorsqu'un individu est plongé dans le monde carcéral, il perd tout sens d'exister. L'individu perd sa personnalité. Il est objectivé par sa relation institutionnellement instaurée à travers les « strates » administratives qui forment l'appareil légal. L'individu cesse d'être, il devient chose : le danger, le malade, le risqué, le coût, l'agresseur, le problème.

Cette façon de percevoir l'homme, *prima facie*, détruit, déstabilise et pousse à l'aliénation. Le diagnostic, *in fine*, revêtira désormais la valeur, non pas du mal qui habitait l'individu au moment des faits, mais d'un étiquetage qui codifie les peurs d'une société en proie à ses propres démons.

Comprenez bien que le criminel perd son droit d'être victime, il perd virtuellement tous ses droits. Quand bien même l'admonition s'habille d'une nécessité écrasante, elle s'érige parallèlement comme le curateur incontesté d'une existence perdue. Mon parcours fut une véritable tragédie. Je ne parle pas de tragédie personnelle, non. Je parle d'une tragédie qui a bouleversé le tissu existentiel. Tous les aspects découlant de mes actes auront eu pour conséquence de déchirer un présent, et de remodeler un futur. Tout cesse d'être unilatéral. Voilà, je crois, l'essence même du mal qui habite la machine carcérale. Mon acte eut l'effet d'une déflagration instantanée, qui, au-delà même du mal direct infligé à ma victime et sa famille, s'est propagée au travers de ma sphère familiale, sociale, professionnelle, et continue aujourd'hui de se faire sentir dans une réalité ébranlée. J'ai déclenché l'explosion, certes, mais j'en subis également les effets et les conséquences.

Le système carcéral de par son objectivation de l'individu ne laisse aucun espace à travers lequel celui-ci peut se considérer victime. Il n'est pas, donc il ne peut pas souffrir.

En analysant ma situation, je constate que je reprends graduellement une mesure de ma place comme individu dans le monde tout en gardant les stigmates qui m'ont été infligés lors de ma détention. Je suis victime d'un système défaillant et auto-arbitraire, et pourtant je ne devrais pas me penser victime. Me voilà donc déchiré par une dichotomie sans pitié.

Mon évolution est à l'image de mon parcours : difficile et douloureuse. Je ne pense pas me sentir libre. Comment pourrais-je ? Je ne suis pas responsable de mon destin ni de mes choix. Ceux-ci sont eux-mêmes disposés et proposés pour moi. Le choix est le fondement intrinsèque de la responsabilité, celui qui façonne notre vie, qui lui donne son âme, sa personnalité. Il ne peut en aucun cas être conditionné ou filtré. L'être humain ne saura jamais être libre lorsqu'il subit. Il l'est lorsqu'il choisit.

Je disais en préambule que mon sens de la liberté avait aujourd'hui pris la forme d'une résignation. J'y crois, oui. A défaut de choisir, j'étudie les possibilités de choix futurs, j'entretiens une réflexion intérieure constante qui formera un jour la structure rationnelle de mes décisions.

J'ai simplement abandonné tout espoir, pour me libérer.

*

Question : *Comment, d'un espoir de libération à l'autre, d'une prison à l'autre, arrivez-vous à maintenir avec force, et à vous préparer, pour des projets adaptés à votre personnalité et à vos compétences ?*

L'espoir, me dit-on souvent, est ce qui permet à l'être humain d'aller de l'avant, d'affronter les obstacles existentiels, de se relever après un épisode tragique. C'est possible. Je trouve pour ma part que la notion même d'espoir se trouve paradoxalement réflexion malheureuse d'une constante qui nous habite tous, celle qui induit en nous une peur irrationnelle, l'incertitude. La peur de l'inconnu se génère par une réaction émotionnelle négative, à la fois irrationnelle dans sa nature et rationnelle dans sa justification. L'espoir, au contraire, se veut salvateur, défenseur d'une existence incertaine, éphémère ; il donne par ses constructions rationnelles un réconfort, une croyance positive en l'avenir.

La souffrance destructive de la réclusion naît, non pas de l'enfermement ou / et de la perte de la liberté, bien qu'elle le soit de manière subordonnée, elle est à mon sens infligée aux archétypes psychologiques de l'individu. Ceux-ci sont tour à tour anéantis par l'impuissance corrosive que génère la relation objet / sujet imposée par les autorités.

La personne qui espère en prison est destinée à une autodestruction psycho-physique quasi certaine. La résistance face à cette torture dépendra d'une multitude de facteurs psycho-sociologiques. J'ai longtemps combattu instinctivement la résignation, en tentant une approche dialectique entre mon parcours et les autorités. Après tout, si j'allais de l'avant, si je me reconstruisais, m'améliorais, les autorités m'auraient sans aucun doute encouragé dans cette voie ? Qu'ai-je été naïf ! A terme, la personne incarcérée se retrouvera épuisée, écorchée par les décisions arbitraires des autorités, l'impuissance et l'incompréhension se feront petit à petit sentir comme une maladie qui dévore de l'intérieur.

J'ai échoué face à cette tragédie. Je ne suis plus maître de mon destin. Je me suis transformé en un être résigné et opportuniste. Je prends ce qu'on me donne, tel un mendiant qui n'est plus que l'image de lui-même, qui tente malgré tout de survivre.

A bien considérer mon parcours, force est de constater que je n'ai pas été capable de m'en sortir seul. La force salvatrice durant toutes ces années fut celle de mes proches, qui, malgré les revers de fortune, l'inexorable force du désespoir, sont parvenus inexplicablement à supporter le poids écrasant de ma détresse. J'ai tout simplement survécu pour rendre justice à leurs dévotions.

Comme je l'avais précédemment évoqué, je tente graduellement de reprendre goût à la vie, je me laisse de temps à autre rêver d'un futur dans lequel je pourrais exercer mon libre arbitre, de pouvoir réaliser mes rêves, d'être heureux, d'aimer et d'être aimé.

A travers cette épopée homérique, une constante sut survivre, celle de ma passion pour la philosophie. Non pas parce qu'elle représente une idéalisation romantique de l'érudit, mais plutôt parce qu'elle incarne le fondement même de la race humaine, la rationalité. L'amour du savoir se transcende par lui-même, il n'est utile que pour et par lui-même.

Ainsi mon projet sera voué à poursuivre ma quête de savoir et de compréhension. Je ne peux plus espérer, donc j'avance avec prudence et je saisis chaque opportunité de me rapprocher de mes objectifs.

*

Question : *Pourriez-vous dire en quoi ces années « enfermées » auraient pu avoir une (ou des) utilités, et, à l'inverse, en quoi ce trop long enfermement aurait pu vous détruire ?*

Le psychiatre italien Franco Basaglia (1924-1980) décrit de façon éloquente l'entrée d'un patient / prisonnier dans une institution. Voilà ce qu'il dit : « *dès qu'il franchit le mur de l'internement, le malade pénètre dans une dimension de vide émotionnel (...) il est introduit, en somme, dans un espace conçu à l'origine pour le rendre inoffensif et le soigner, mais qui se révèle, en pratique, et paradoxalement, comme un lieu construit pour anéantir son individualité : lieu de son **objectivation totale*** ».

Comprenez que de façon générale, l'homme / femme incarcéré se fera graduellement détruire.

Basaglia dit à ce propos : « *Le néo-psychiatre social, le psychothérapeute, l'assistante sociale, le psychologue, l'agent de détention, ne sont autres que les nouveaux administrateurs de la violence du pouvoir, dans la mesure même où - en arrondissant les angles, en dissolvant les résistances, en dénouant les conflits engendrés par les institutions - ils ne font que permettre, par leur action technique apparemment réparatrice et non violente, la perpétuation de la violence globale. Leur tâche - qui est qualifiée de thérapeutique - consiste à préparer les individus à accepter leur condition*

d'objets de violence, en leur donnant pour établi qu'au-delà des diverses modalités d'adaptation qu'ils peuvent choisir, être objet de violence est la seule réalité qui leur soit permise »

Mon expérience carcérale fut constamment définie par mes remords et mon désir de rédemption. Je n'ai cessé de clamer mon désir d'être aidé, d'être soutenu. Ce qui change un homme en prison n'est pas le contexte dans lequel il est abandonné, non, l'homme qui change le fait par pur désir de réparation, de remise en question, poussé par une réflexion profonde et authentique. Tout s'organise autour d'une volonté profonde de s'améliorer, de comprendre, de se retrouver une utilité sociale et personnelle.

J'ai perdu énormément de moi, de ma personnalité et pourtant, bien que sur les rotules, affaibli au point de ne plus savoir aimer la vie, je reconnais en moi une force qui se manifeste à travers mes souffrances. Je répète souvent que l'enfermement nous apprend, pour qui en est capable, à devenir patient avec la patience et avec soi-même.

J'ai énormément perdu, oui. Toutefois mes proches me répètent souvent que mes nouveaux acquis seront d'une valeur inestimable si je devais un jour sortir de ce calvaire, et, selon eux, profiteront à tous ceux qui me côtoieront. Allez savoir, ils ont peut-être raison, je n'en sais rien.

*

Question : *A votre avis quelles sont les principales difficultés qui pourraient rendre compliquée votre nouvelle vie d'homme libre, que nous souhaitons prochaine ?*

A vrai dire, je reste incertain. Le résultat d'un séjour aussi long en prison aura un impact direct et brutal sur ma vie. En ce sens, je pense que la réaction des individus face à mon parcours sera proportionnelle à la quantité de préjudices et de craintes qu'ils portent en eux. Qui pourrait leur donner tort ? Il est instinctif de vouloir protéger ses proches et soi-même face à un danger présumé. L'appareil politico-médiatique a un grand rôle à jouer lorsqu'il s'agit de stigmatiser le marginal, l'anormal, le dangereux, le paria. Ces psychoses sont évidentes lorsque les citoyens sont appelés à se prononcer sur les mesures légales visant à « rendre plus sûre » la société. L'initiative populaire sur l'internement à vie qui a été soumise aux citoyens suisses, de même que la loi sur les mesures thérapeutiques et l'internement, transpiraient une volonté politique d'inciter un sentiment de peur et d'incertitude, qui, à son tour a été instrumentalisé afin d'instaurer un système répressif, arbitraire et écrasant sur le « déviant social ».

Ces messages de peur restent à ce jour gravés dans l'esprit des gens, Ils continuent de déterminer pour eux ce qui est acceptable et ce qui doit au contraire être écarté à tout prix.

Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve. L'espoir, comme j'en ai fait les frais, détruit. Il me faudra peut-être me résigner à l'idée que je serai à jamais perçu comme un criminel qui ne mérite pas une seconde chance. Mes proches sont fort heureusement de l'avis que les obstacles qui s'érigeront devant moi à ma sortie ne se résumeront pas à la bigoterie et que des opportunités se présenteront un jour pour pouvoir finalement enrichir la société de mon expérience. Etre naïf sera peut-être le seul atout pour ne pas sombrer.